

Les têtes à Patriote : une figure retorse au XIX^e siècle

Daniel Vaillancourt

Volume 26, numéro 3 (78), printemps 2001

Généalogies de la figure du Patriote 1837-1838

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201558ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201558ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, D. (2001). Les têtes à Patriote : une figure retorse au XIX^e siècle. *Voix et Images*, 26(3), 456–473. <https://doi.org/10.7202/201558ar>

Résumé de l'article

La figure du Patriote a une généalogie complexe du fait qu'elle est bicéphale. Dans cet article, à l'aide de divers objets discursifs, nous analyserons les deux grandes faces de la figure, à savoir le tribun et le paysan. En nous arrêtant aux fondements historiques et discursifs de la figure du tribun, emblème de Papineau, on s'aperçoit que cet aspect de la figure a été construit dans les moments heureux du parti Patriote et réduit au silence dans les décennies qui suivent. Au contraire, dans la suite des discours, par le biais de l'histoire de François-Xavier Garneau, des romans de la terre et de l'illustration d'Henri Julien, le Patriote sera transfiguré en « habitant ». En prenant en compte cette évolution de la figure et les différentes modélisations discursives auxquelles elle donne lieu, nous entamons ici un parcours sériel de ces textes et de ces images, en montrant comment ces réaménagements reprennent et maintiennent des traits qu'on retrouvait sur l'autre face de la figure.

Les têtes à Patriote : une figure retorse au XIX^e siècle

Daniel Vaillancourt, University of Western Ontario

La figure du Patriote a une généalogie complexe du fait qu'elle est bicéphale. Dans cet article, à l'aide de divers objets discursifs, nous analyserons les deux grandes faces de la figure, à savoir le tribun et le paysan. En nous arrêtant aux fondements historiques et discursifs de la figure du tribun, emblème de Papineau, on s'aperçoit que cet aspect de la figure a été construit dans les moments heureux du parti Patriote et réduit au silence dans les décennies qui suivent. Au contraire, dans la suite des discours, par le biais de l'histoire de François-Xavier Garneau, des romans de la terre et de l'illustration d'Henri Julien, le Patriote sera transfiguré en «habitant». En prenant en compte cette évolution de la figure et les différentes modélisations discursives auxquelles elle donne lieu, nous entamons ici un parcours sériel de ces textes et de ces images, en montrant comment ces réaménagements reprennent et maintiennent des traits qu'on retrouvait sur l'autre face de la figure.

L'horizon fantastique et fantasmatique sur lequel se profile la Rébellion de 1837 forme un écran sur lequel est jouée, à cette heure crépusculaire, une partie du régime identitaire québécois. La Rébellion, et la figure qui en surgira, ont déjà en leur sein les signes avant-coureurs des traits d'union qui ont formé et forment encore une partie de l'identité québécoise (canadien-français, souveraineté-association, etc.), instaurant une sorte de bricolage monstrueux qui vise à marquer le temps localisé entre l'inauguration virtuelle et la répétition originaire. Les deux faces de la figure — tribun et paysan, élitiste et populaire — ne sont qu'une autre façon de masquer la perte, de colmater la brèche du traumatisme.

La figure du Patriote est issue du trauma de la Rébellion, de ce que Heinz Weinmann a appelé, avec raison, «la vraie défaite¹». Mais comment cerner l'affect engendré par le traumatisme, la faille et la faillite de la Rébel-

1. Heinz Weinmann, *Du Canada au Québec. Généalogie d'une histoire*, Montréal, l'Hexagone, 1987, p. 299.

lion? Comment lui donner l'empan qu'il mérite dans la construction imaginaire d'une subjectivité qui, au moment des événements de 1837, tente de se donner une mesure nationale, suivant en cela un certain nombre de pays, européens et sud-américains²? Rompant avec l'Ancien Régime, s'éloignant de ce qui de l'Ancien Régime ne pouvait que reléguer le Canada à une dépendance structurelle, terre périphérique par rapport à un centre et à une métropole, la figure du Patriote, dans sa complexité, met en place les conditions de possibilité qui rendent audible et visible un nouveau discours s'appuyant sur le changement d'un régime identitaire. Demeurant fragile, et fragilisé par les crises économiques et constitutionnelles, subissant les pressions multiples et variables de l'environnement continental, le mouvement patriote n'a pas encore un projet ou un programme au sens strict. Il appartient plutôt à des «logiques du désir» telles qu'on les retrouve décrites par Pierre Legendre dans son traitement de la bureaucratie patriote lors de la Révolution française: il s'agit, envers une Loi écrite mais non reconnue, parce que considérée comme inique et étrangère, de «jouir du pouvoir³». Le juridique, par le biais des conseils exécutif et législatif et aussi par les Résolutions Russell qui mettront le feu aux poudres, sera investi par les Patriotes soit par leurs professions — on compte de nombreux avocats et notaires —, soit par ces cours de justice populaire que deviennent les Assemblées publiques entre mai et novembre 1837.

C'est dans un tel contexte que l'idée de la nation, d'une nation qui n'est pas exclusivement francophone et qui n'est plus liée à la France, se met en place. Cela s'effectue probablement par réaction, mais aussi par esprit de lutte, désir de survie. Après avoir vécu la Conquête, la Proclamation royale de 1763, l'Acte de Québec en 1774, le parlementarisme offre à la collectivité canadienne un horizon inouï. Entre 1790 et 1837, pour la première fois, les Canadiens ou Canayens (ancêtres nominaux des Canadiens français et des Québécois⁴) ont la possibilité de réfléchir sur l'espace national sans que la réflexion soit entravée par des barrières ethniques, religieuses, territoriales, politiques. En effet, il est difficile au sein même de la formation politique des Patriotes de localiser exclusivement un de ces quatre paramètres. On y retrouve des anglophones et des francophones qui partagent la même volonté d'autonomie politique et la même idéologie

-
2. L. G. Harvey écrit à ce sujet: «Les Canadiens sont biens conscients des mouvements de libération en Amérique latine. En 1820, la première réaction du *Canadien* envers les nouvelles républiques de l'Amérique latine n'est pas très positive. [...] En 1822, au tout début de la crise de l'Union, l'opinion du journal évolue considérablement.» («Le mouvement patriote comme projet de rupture [1805-1837]», Gérard Bouchard et Yvan Lamonde [dir.], *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Fides, 1995, p. 94)
 3. Pierre Legendre, *Jouir du Pouvoir. Traité sur la bureaucratie patriote*, Paris, Minuit, 1976.
 4. Sur la valeur du nom, voir Jean Morisset, *L'identité usurpée*, Montréal, Nouvelle Optique, 1985, et l'article de Bernard Andrès dans le présent numéro, p. 474.

politique, des religieux pratiquants comme des anticléricaux. On regarde tant du côté de la monarchie britannique, afin de s'émanciper et d'obtenir un gouvernement responsable, que du côté du modèle américain, en entrevoyant des variantes qui vont d'une politique de libre-échange à une tendance annexionniste. Ce que le parlementarisme autorise est, en quelque sorte, une certaine relation au Texte et c'est ce Désir qui fait se mouvoir l'élite politique.

Le régime identitaire qui s'était mis en place au xvii^e et au xviii^e siècle, s'organisant à partir de ce que Gilles Thérien a nommé l'Indien imaginaire⁵, n'était pas structuré de la même façon que celui que provoque la figure du Patriote. Il était localisé en dehors d'une territorialité fermée, bornée, par-delà l'idée de nation ou de république. Son altérité constitutive était l'Indien, l'autochtone, adoptant un point de vue nomade et mobile sur un territoire sans confins, toujours à conquérir. La logique de la frontière n'a été rendue possible que par l'avènement conjoint de la conquête anglaise coloniale et de la Révolution américaine. Ce n'est pas qu'une pensée continentale n'ait pas existé, bien au contraire, mais elle n'était pas calquée sur un modèle de sédentarité comme le sera la pensée patriote au début du xix^e siècle. Il y a donc, eu égard aux différentes postures qui habitent un sujet collectif, une modification du régime identitaire, le sujet s'étant vu interpellé par un autre interlocuteur colonial, appelé à constater qu'il y a une autre façon de dire et de faire sur le territoire, enfin une manière de se considérer et d'être considéré en tant qu'autre. Si, avec l'Indien, il y avait une conjonction exclusive, fondée sur l'opposition et l'identification, la période 1790-1837 invite à une réflexion où se constitue une disjonction inclusive⁶, fondée sur l'intégration des codes de l'autre et une étrangeté qui rejette toute identification. Par contre, cette modification de la relation à soi et à l'autre ne suppose pas l'élimination d'une figure, celle de l'Indien, au profit de l'autre. Elles cohabitent, se stratifient et se quantifient différemment selon les moments et les masses discursives. On peut déjà voir des éléments de cette modification dans l'existence du coureur des bois Radisson. Même si cet exemple est tendancieux et problématique, il offre l'avantage d'illustrer le propos. En effet, il ne faut pas oublier que, entre la fin du xvii^e siècle et le début du xviii^e, Radisson est passé d'un mode de vie nomade, à la suite de sa captivité chez les Iroquois et après avoir voyagé au hasard de la traite sur le continent, à un mode de vie urbain, mourant à Londres, en tant que bénéficiaire de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

5. Gilles Thérien, «L'Indien imaginaire: une hypothèse», *Recherches amérindiennes au Québec*, 1987, vol. 3, p. 3-21.

6. Le lecteur reconnaîtra les notions de Gilles Deleuze lorsqu'il conceptualise les modes de structuration du sens en fonction de l'intégration des deux grands opérateurs de la philosophie occidentale, soit la différence et la répétition, le même et l'autre (Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969).

Mais ces conditions n'expliquent guère pourquoi la situation est traumatique. Cela tient en partie à la nouveauté, voire à la modernité introduite par le Régime anglais. Encore une fois, entre 1763 et 1790, les Canadiens, par l'entremise de l'Angleterre, découvrent un nouveau « sport », à savoir la joute constitutionnelle. Entre la Proclamation royale et l'Acte constitutionnel, on assiste déjà à deux remaniements politiques d'importance. Et les années qui suivront seront, au fond, l'extension de ce plaisir constitutionnel qui ne s'est toujours pas éteint et qui ne s'éteindrait probablement pas avec l'indépendance du Québec. Les politiques pratiquent fort bien ce type de négociation, sachant tirer des avantages de la faiblesse géographique des Britanniques qui ont, dans une situation de double contrainte, négocié des droits avec un peuple prétendument conquis. C'est ainsi que se développe une période relativement heureuse, quoique agitée, une sorte d'Âge d'or du parlementarisme, se traduisant par une série de gains qui, tout en demeurant relatifs, témoignent d'une progression certaine. Yvan Lamonde écrit à ce sujet :

L'octroi par Londres d'une Chambre d'assemblée, acquise dès octobre 1789 mais votée en 1791, paraît décisif dans l'évolution de la perception de l'Angleterre par les Canadiens. [...] Les Canadiens ne peuvent qu'admirer cette concession de la démocratie qu'ils n'ont jamais connue, ce respect du principe de la représentation parlementaire selon la population qui va leur donner la majorité en Chambre. [...] Dès lors, les Canadiens développèrent une confiance réelle à l'égard de l'Angleterre⁷.

Cette période de luttes parlementaires et de passation de pouvoirs aurait été en quelque sorte le socle de la figure si elle était devenue monument. Et c'est là où la Rébellion devient le véritable échec, une défaite qui a beaucoup plus de conséquences que la défaite du régime colonial français. Ceci étant dit, la construction narrative des événements qui mènent à 1837 n'est pas exempte de pathos et s'énonce sur un ton qui simule le trauma, l'annonçant en quelque sorte. Il faut lire *La Minerve* ou le *Vindicator*, ou même certains des discours de Papineau⁸, tout autant que leurs répondants de la faction opposée, pour comprendre comment les événements historiques sont déjà ensevelis sous la couche opaque des discours empreints d'une dramatisation héroïque. Les acteurs du drame en train de se constituer ont déjà été pris par le piège du langage, par la nomenclature

7. Yvan Lamonde, «Le lion, le coq et la fleur de lys: l'Angleterre et la France dans la culture politique du Québec (1760-1920)», Gérard Bouchard et Yvan Lamonde (dir.), *La nation dans tous ses états. Le Québec en comparaison*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 163.

8. D'ailleurs, même un des historiens dévoués à la cause de Papineau, L. O. David, dans sa courte biographie des Papineau père et fils, laisse entendre que ce ton n'est plus de mise après la Rébellion: «Lorsque M. Papineau revint de l'exil en mil huit cent quarante-sept, les choses étaient bien changées en Canada [...]. La première fois qu'il prit la parole dans la nouvelle chambre, on aurait dit qu'il continuait un discours interrompu par les événements de trente-sept; aussi sa voix resta sans écho...» (L. O. David, *Les deux Papineau*, Montréal, Eusèbe Sénécal & Fils, 1896, p. 79-80)

des signifiants, par le droit de préemption de ceux-ci sur le réel — la Rébellion ne devenant qu'une répétition tragique, vécue de manière tragique par les différents actants.

En fait, la figure ne fera que voiler ce trauma, le recouvrir d'un linceul, lui faire une sépulture afin de rétablir ce qui n'a pu se dire et se faire au moment de la Crise. En ce sens, on pourrait voir les récents films sur Chevalier de Lorimier comme une façon de faire de nouveau parler les morts, de nouveau les nommer afin d'effacer le silence des sépultures interdites qui ont suivi, dans le réel, la Rébellion. Mais avant qu'elle ne puisse être dessinée, nommée, narrativisée, la figure est passée par un purgatoire. Ou plutôt elle a réduit au silence ce qui l'avait aidée à se constituer dans ses noms propres, ses lieux d'énonciation.

Le Patriote à majuscule : la figure virtuelle

On aurait pu, pour se simplifier la vie, considérer que la figure du Patriote a pour moment fondateur la naissance du parti Patriote en 1827. Mais ce serait alors négliger qu'elle naît dans une expérience traumatique, et que son efficacité symbolique est le tressage d'un ensemble d'éléments qui se situent avant la Rébellion et après le rapport Durham, après l'illustration célèbre d'Henri Julien et avant la parution et la reprise de celle-ci dans les communiqués du FLQ pendant la crise d'Octobre. Cette oscillation temporelle détache la figure de la simple chronologie ou des simples faits historiques. Ce qui fait la force d'une figure et assure son efficacité, c'est qu'elle ne peut pas se localiser dans un seul temps, sur un seul point de l'axe. Cela, paradoxalement, lui enlèverait sa valeur d'événement, à la fois répété et inauguré, pris dans le souvenir qui efface, dans l'oubli qui rappelle. La figure est immémoriale.

Le parti Patriote, comme le rappelle Gérald Bernier, «devance», par sa structure de parti de masse, «la plupart des pays européens⁹». Cet état de fait est redevable au premier parlement de langue française de 1791. Même s'il ne peut avoir un mode d'organisation fondé sur des cartes de membre, il présente des structures décisionnelles informelles qui fonctionnent dans un aller-retour entre ce qui serait sa base et son sommet. Dans l'histoire discursive du Québec, il représente un formidable moment au sens où, par l'entremise des codifications langagières du parlementarisme, ceux qui veulent former une alliance doivent s'appropriier une langue pour ainsi dire étrangère, un ensemble de stratégies rhétoriques qui entent, sur la parole du député, l'orateur cicéronien doublé de l'éloquence à la britannique. Afin de jouer d'adresse et d'astuce avec les administrateurs coloniaux, les députés néophytes se familiarisent, dès le Parti

9. Gérald Bernier, «Le parti Patriote (1827-1838)», Vincent Lemieux, *Personnes et partis politiques au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1982, p. 209.

canadien, avec les règles propres aux jeux de langage d'une politique parlementaire¹⁰. Comme l'écrit Fernand Dumont, «la sphère idéologique [des discours] comporte sa densité propre, et cela grâce à plusieurs supports : institutions politiques, partis, journaux, assemblées publiques¹¹». Cela aura en retour des effets sur la constitution d'un imaginaire. La parole politique, s'implantant dans la sphère publique, prend une place qui était alors réservée soit à la chaire des curés, soit au conteur. Fernand Dumont a bien vu cela quand il écrit :

Les lecteurs d'Étienne Parent ne répètent pas simplement les propos du rédacteur du *Canadien* ; ils les recommencent à leur manière. Les conversations animées des paysans après l'assemblée de Saint-Ours ajoutent du sens aux déclarations de Papineau et aux résolutions prises à cette occasion ; elles leur donnent un nouveau poids de réalité¹².

Laboratoire de formes discursives, espace de représentations où les notables se prennent au jeu, le parlement et ses autres scènes sont utilisés, pour un temps, comme un instrument d'émancipation culturelle, voire d'alphabétisation, un des territoires où la *literacy*, l'apprentissage de la lettre et de son esprit, devient essentielle tant à la progression politique qu'à la consolidation d'une identité. C'est dans un temps relativement court, entre 1792 et 1806, puis entre 1806 et 1827, que les dignitaires du Bas-Canada assimileront l'art rhétorique parlementaire et seront en mesure de s'assurer les appuis du Parlement britannique¹³. Un Club

-
10. À ce sujet, Allan Greer remarque : «This clash [entre le conseil exécutif et les députés élus] drove them to undertake an intensive self-education campaign in order to master the wonders of British constitutional law, the better to understand the representative system that had been installed in 1791. They founded a newspaper, *Le Canadien*, to complement their effort in the parliamentary arena ; they crammed its pages with quotations from Blackstone and DeLolme and ransacked the records of other British colonies for useful precedents. By 1805, if not earlier, these young politicians had assimilated the language of English constitutional law and made it their own ; even on the eve of the Rebellion they continued to express themselves in this accent.» (*The Patriots and the People. The Rebellion of 1837 in Rural Lower Canada*, Toronto, University of Toronto Press, 1993, p. 121) Nous traduisons : «Cet accrochage [entre le conseil exécutif et les députés élus] fut le déclencheur qui les obligea à se mieux familiariser avec la loi constitutionnelle britannique, afin de comprendre les rouages du système représentatif en place depuis 1791. Ils fondèrent le journal, *Le Canadien*, afin de parfaire leur implication dans l'arène parlementaire ; ils citaient Blackstone et DeLolme et fouillaient les registres des colonies britanniques qui leur servaient d'exemples. En 1805, sinon avant, ces jeunes politiciens avaient intégré la langue de la loi constitutionnelle britannique. Même au moment de la Rébellion, ces hommes s'exprimaient sur ce ton parlementaire.»
11. François Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1993, p. 121. Weinmann y voit lui l'écllosion d'un espace public (*op. cit.*, p. 336).
12. *Ibid.*, p. 122.
13. Gérard Filteau énumère et date les traductions des textes fondamentaux de droit civil propre à la Constitution et au droit britannique. Voir *Histoire des Patriotes*, Montréal, L'Aurore/Univers, 1980, p. 103. Voir aussi John Hare, *Aux origines du parlementarisme québécois. 1791-1793*, Sillery, Septentrion, 1993, p. 37-38.

constitutionnel, dont l'objectif est d'«acquérir et [d']étendre une connaissance de la Constitution britannique¹⁴», est fondé en 1792. Bien plus qu'une conduite issue de l'oisiveté¹⁵, le parlementarisme représente, jusqu'à un certain point, une aire où le sujet peut se placer en position de maîtrise. Il s'approprie par l'oralité la tribune, le texte qui fera loi. Il est facile d'imaginer le moi triomphal de Louis-Joseph Papineau quand il réussit à convaincre la Chambre des Lords de l'illégitimité du traité de l'Union en 1822. Le discours du tribun sera une manière de faire passer l'oraison déliée de la conversation, de l'à-propos, à une oralité construite, codifiée, «écrite» par les nécessités de la pompe parlementaire¹⁶. C'est une façon de remédier partiellement à la constatation faite par Denis-Benjamin Viger qui, en 1809, écrivait: «On n'écrit guères ici. C'est un malheur. Les habitants de cette province s'occupent beaucoup plus qu'on ne s' imagine de leurs intérêts généraux, qui sont habituellement le sujet de leurs entretiens¹⁷.» Avant que la figure du Patriote soit machine à faire écrire, elle se constitue dans cette première relation à la langue orale, comme machine à faire parler.

Tribun, parti Patriote, pouvoir politique et recours constitutionnel deviennent les éléments d'une équation qui aurait pu assigner à la figure un nom propre, une localisation historique, une fonction sociale, un habit et un comportement langagier. On le voit dans l'image d'un orateur, la plupart du temps Papineau, qui trône sur une estrade, le bras levé, le geste imprécatoire, l'humeur passionnée. On le retrouve aussi de profil dans les esquisses des élites patriotes, dessiné lors de son emprisonnement par le notaire de Saint-Benoit, Jean-Joseph Girouard: le col relevé, ici un jabot, là un foulard, la redingote et la veste. Les traits qui composent ces images participent d'une urbanité qu'il faut entendre ici comme façons de dire, de se comporter et d'habiter.

Cette urbanité met en évidence un des caractères de la Rébellion. Il s'agit bien d'une agitation qui prend sa source dans l'univers urbain, montréalais d'ailleurs, plutôt que québécois. Quand on suit de près les événe-

14. *Ibid.*, p. 38.

15. L'engouement pour la chose politique serait, tant selon Durham que selon l'historien Fernand Ouellet, la conséquence de l'encombrement des professions libérales. Stéphane Kelly et Allan Greer rejettent respectivement cette interprétation. Le premier montre comment l'esprit républicain du parti Patriote inclut une conception positive du commerce (*La petite loterie. Comment la Couronne a obtenu la collaboration du Canada français après 1837*, Montréal, Boréal, 1997, p. 88). Le second observe combien les topiques du Progrès, de la libre entreprise et du commerce sont présentes dans la presse patriote (Allan Greer, *op. cit.*, p. 128-129).

16. Sur cette question, on pourra consulter Daniel Vaillancourt, «Encre, sons et scribes: des premiers romans québécois», *Canadian Literature*, n° 131, hiver 1991, p. 100-112.

17. Denis-Benjamin Viger, «Considérations sur les effets qu'ont produit en Canada la conservation des établissements du pays, les mœurs, l'éducation...», *Œuvres politiques*, Montréal, Réédition-Québec, 1970, p. 1.

ments dans les semaines qui ont précédé les confrontations « militaires », on s'aperçoit que Montréal est une sorte de catalyseur des événements, étant « au centre de l'agitation et des conflits militaires¹⁸ ». Les chefs les plus importants, Papineau et Nelson, sont députés de Montréal-Ouest. La ville et ses faubourgs comptent trois organisations paramilitaires, la légion bretonne et le Doric Club du côté des partisans bureaucrates et les Fils de la Liberté pour les Patriotes, qui s'affrontent de manière intermittente. Les assemblées populaires les plus retentissantes, tout comme le site des trois batailles, entourent le district de Montréal. Les Patriotes modérés et le journal *Le Canadien* se trouvent à Québec. Il y a déjà là un jeu de pouvoir qui répartit géographiquement les enjeux de la Rébellion. Si l'espace public qui a été domestiqué prend sa source dans le Parlement, son rayonnement se fait plutôt dans la région de Montréal, annonçant des conflits qui font, encore de nos jours, l'objet de promesses électorales. Même si, au moment de la Rébellion, les événements se déroulent dans les campagnes et que c'est « bien la ville qui envahit la campagne¹⁹ », il semble que prendre Montréal, ou l'encercler, est l'objectif stratégique qui est poursuivi, de manière consciente ou inconsciente. C'est à partir de là que la Rébellion patriote veut essayer.

Le tribun montréalais par excellence, tant par sa mentalité urbaine, sa rhétorique et sa politique, est certes Louis-Joseph Papineau dont la maison est toujours située dans le Vieux-Montréal. On le voit peint, jeune comme âgé, dans la posture et de l'orateur et du notable²⁰. Il est légende, proverbe (« une tête à Papineau ») de son vivant. Le phénomène Papineau qui souffre, comme le rappellent Yvan Lamonde et Claude Larin, d'une « carence documentaire²¹ », recoupe plus d'un siècle de politique québécoise. Il s'agit d'un véritable clan qui commence par l'élection du père Joseph Papineau, sa réussite sociale, politique, économique et foncière, et se poursuit, à des degrés divers, par les autres membres du clan. Hormis Louis-Joseph, il y aura d'autres députés dans la famille, son fils Amédée qui sera diariste et Fils de la Liberté, et le petit-fils Henri Bourassa. Ce sont aussi les cousins Viger et Lartigue, le neveu Dessaulles. De la parole éloquent de Joseph et de Louis-Joseph, en passant par le journal d'exil d'Amédée, on finit avec la plume éditoriale du fondateur du *Devoir*. Son titre d'Orateur de la Chambre d'Assemblée, sa postérité et sa fonction ambiguë lors des événements l'inscrivent dans une curieuse généalogie où il

18. Allan Greer et L. Robichaud, « La Rébellion de 1837-38 au Bas-Canada : Une approche géographique », *Cahiers de géographie du Québec*, n° 33 (90), 1989, p. 346.

19. *Ibid.*, p. 369.

20. Sur ce sujet, voir C. Villeneuve, « Les portraits de Louis-Joseph Papineau dans l'estampe de 1842-1845 », J. Porter (dir.), *Questions d'art québécois*, Québec, Cahiers du CELAT, 1987, p. 103-129.

21. Yvan Lamonde et Claude Larin (dir.), *Louis-Joseph Papineau : un demi-siècle de combats. Interventions publiques*, Montréal, Fides, 1998, p. 7.

occupe simultanément les rôles de Père et de Fils. De cette lignée, il est celui qui a le plus perdu, qui a tout perdu, sauf le prestige proverbial de sa tête. Sa machine à discourir s'est emballée, l'a emballé, lui et son père, il a été contesté par les égaux — les frères dont Robert Nelson, le chef des Frères-Chasseurs —, et destitué par ceux qui vont suivre²². Du leader charismatique qu'il était encore à la veille des événements, il est devenu le seigneur en exil, le notable à l'écart, le vieillard aux tempes blanches qui ne compte plus. Sa représentation iconographique s'est d'ailleurs délestée des attributs du tribun ou du politique, n'ayant ni bras en l'air, ni plume, ni livres²³, ne conservant qu'un buste rigide.

Il serait intéressant de montrer que la « monumentalisation » « à chaud » de Papineau, sa constitution en tant qu'icône et figure, est, hormis des talents d'orateur qui sont confirmés dans l'ensemble des discours lui étant consacrés, peut-être aussi l'effet d'une médiatisation et d'un usage de la sphère publique qui, dans le contexte canadien de l'époque, serait tout à fait moderne. Le fait de placer Papineau dans un rôle où il est célébré et célébrant, une sorte de maître des signifiants et tribun ultime, relève peut-être d'une logique de parti qui mise sur son chef. Par exemple, le parallèle établi entre Papineau et O'Connell, le leader irlandais, comporte une double saisie : d'une part, faire le lien avec la situation irlandaise et développer une « conscience coloniale et internationale²⁴ » ; d'autre part, il s'agit de gagner le vote irlandais qui s'avère parfois crucial, par exemple dans l'élection de Montréal-Ouest en 1834²⁵. O'Connell devient une tope du discours dans laquelle Papineau, en tant qu'énonciateur, se reconnaît. Ainsi, dans la dixième résolution de l'Assemblée publique du 7 mai 1837 à Saint-Ours, est « mise en scène » cette fonction charismatique, voire eucharistique, du tribun patriote associé au leader irlandais :

Que pour opérer plus efficacement la régénération de ce pays, il convient, à l'exemple de l'Irlande, de se rallier tous autour d'un homme. Que cet homme

-
22. Il est inutile de faire la liste ici des multiples textes qui forment la polémique entre Nelson et Papineau ou qui en font état.
 23. Le lecteur pourra observer attentivement la composition de la toile d'Antoine Plamondon de 1836 où livres, plume, texte manuscrit forment le dispositif du tribun éclairé et cultivé, où un livre de Jefferson côtoie, entre autres, Aristote, Démosthène et Montesquieu. C'est la peinture qui orne l'édition précédemment citée des écrits de Papineau.
 24. Voir Yvan Lamonde, « Conscience coloniale et conscience internationale dans les écrits publics de Louis-Joseph Papineau (1815-1839) », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, été 1997, p. 3-37. Sur les références à l'Irlande et à O'Connell, p. 18-21.
 25. La présence du docteur O'Callaghan est significative dans ce contexte. Jack Verney écrit à ce propos : « It allowed [O'Callaghan] to bask in the reflected glory of a man whom he considered to be a canadian version of Daniel O'Connell. » (*O'Callaghan. The Making and Unmaking of a Rebel*, Ottawa, Carleton University Press, 1994, p. 99) Nous traduisons : « Cela permit [à O'Callaghan] de profiter de la gloire d'un homme qu'il considérait comme un Daniel O'Connell canadien. » Sur le rôle du député de Yamaska dans l'obtention du vote irlandais, voir le chapitre 5.

Dieu l'a marqué comme O'Connell, pour être chef politique, le régénérateur d'un peuple : Qu'il lui a donné pour cela une force de pensée et de paroles qui n'est surpassée, une haine de l'oppression, un amour du pays, qu'aucune promesse, aucune menace du pouvoir ne peut fausser. Que cet homme déjà désigné par le pays est : L.-J. PAPINEAU²⁶.

Six mois plus tard, l'échec avait fait son œuvre : dissension, destitution, fin du parti Patriote, discours de justification embarrassé. Qu'on le veuille ou non, que les historiens évaluent dans sa juste mesure ou non le rôle de Papineau dans la Rébellion, il n'en demeure pas moins que sa chute fut traumatisante. Et ce ne sont pas les quelques rédemptions littéraires qu'elle occasionnera qui en diminueront l'effet. La position du régénérateur qui lui était allouée est aussi celle du générateur, celle de la génération, d'une génération qui a su se transformer en machine à discourir, en figure de père, dans ce pôle obscur qui fait de l'orateur le support du pays à venir. C'est comme si la Rébellion de 1837, plus qu'une défaite militaire, avait été, sur le plan symbolique, le lieu d'un sacrifice, d'un rituel où la passation ne s'est pas produite, n'a pas pu se produire, coupant du même coup les futurs possibles d'un espace républicain ouvert à la fois sur l'autre continental, l'américain, mais aussi sur l'autre de l'intérieur, soit le Haut-Canada vu par la lorgnette de William Lyon MacKenzie. Le legs a été détourné, aboli. Celui qui est dans le rôle du Père n'a pas pu léguer sa loi qui aurait pu être le lieu d'une jouissance. Inutile de dire que, après les événements de 1837, la figure du patriote va se réactiver en passant sous silence le tribun, l'effaçant des représentations, le tenant en respect, c'est-à-dire à distance.

Le Patriote sans nom : autopsie d'une image

On doit maintenant revenir à l'image d'Henri Julien puisque c'est elle qui fait figure d'emblème, c'est elle qui fait écran. Afin de bien saisir les contours de la figure, il faut la superposer aux représentations de Papineau, que ce soit celles où on le voit discourir, ou celles qui le représentent en buste, avec sa collerette²⁷. Les images ne sont pas superposables et c'est pourtant par leur rapprochement que la figure se révèle. L'illustration d'Henri Julien est parue dans un *Album*, publié de manière posthume en 1916²⁸. Cette aquarelle a dû être réalisée entre 1900 et 1908 lors d'une dernière période dans la vie de Julien²⁹, au moment où ce

26. Jean-Paul Bernard, *Assemblées politiques, résolutions et déclarations de 1837-1838*, Montréal, VLB éditeur, 1988, p. 27.

27. On peut trouver sur un site web (www.cvm.qc.ca/scripts/qlaporte), monté par Gilles Laporte, l'icône du Musée de Saint-Eustache et de ses Patriotes qui joint l'image de Julien à celle d'un notable, celui-ci étant vraisemblablement Chénier.

28. Henri Julien, *Album*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1916.

29. Nicole Guibault, *Henri Julien et la tradition orale*, Montréal, Boréal Express, 1980, p. 63.

dernier délaisse le genre de l'illustration pour se concentrer sur la peinture et l'aquarelle. Cependant, Henri Julien avait déjà produit une série de 110 dessins en 1887, commémorant le cinquantenaire de la Rébellion, pour le *Montreal Star*³⁰. La postérité de la gravure tient à la relecture qu'en a faite l'ethnologue nationaliste Robert-Lionel Séguin en plaçant le dessin sur la page couverture de son ouvrage, *L'esprit révolutionnaire dans l'art québécois*³¹, insérant alors le personnage dans un récit révolutionnaire, ainsi qu'à sa diffusion médiatique par les membres du FLQ qui l'impriment sur leurs communiqués. Mais, comme le rappelle Nicole Guilbault, Henri Julien « n'avait rien d'un polémiste révolutionnaire » s'inscrivant « plutôt dans la lignée des illustreurs des scènes de la vie quotidienne dans ce qu'elle a de plus traditionnelle... et de plus calme³² ». Ainsi, la figure du Patriote a une double genèse, celle d'Henri Julien³³ sur laquelle on reviendra dans un instant, et celle des années soixante et soixante-dix qui en ont fait un emblème qui sera repris et maintenu lors des manifestations nationalistes célébrant Saint-Denis et Saint-Charles.

En ce qui concerne l'illustration comme telle, son titre « Un vieux de 1837 » témoigne d'une ambiguïté qui ne fait que reposer le problème de la fondation précédemment évoqué. En effet, s'agit-il d'un vieux de l'époque de 1837, évoquant alors la topique de la vieillesse? Ou encore d'un vieux à l'époque de 1837? Les conséquences ne sont pas les mêmes pour chacune des interprétations, qui s'inscrivent toutes deux cependant dans le registre de la mémoire, énonçant un « je me souviens » qui s'inscrit iconographiquement par le choix d'un vieux plutôt que de celui d'un jeune homme. Que le vieux se souvienne de la défaite de 1760 ou de celle de 1837, il n'en demeure pas moins qu'il se souvient. On remarquera en outre que le titre ne donne à lire aucun patronyme et que le terme même de « Patriote » n'apparaît pas. Ainsi, on ne le décode ni dans un sens général ni dans son acception politique. On est loin de l'image du tribun ou du notable, marquée par le nom propre, comme étant celui qui se démarque et qu'on dénote : docteur ou notaire. Le Patriote est paysan ou habitant. Un patriote/ce Patriote, vieux/jeune, paysan/notable sont autant de traits qui sont reconfigurés par la lecture minimale des événements que propose Henri Julien.

L'espace est absent de la représentation. Le personnage ne va nulle part. Cela rend encore plus manifeste la figure du Temps. Le personnage cumule une fonction allégorique. Il est Temps et mouvement du Temps,

30. *Ibid.*, p. 39-41.

31. Robert-Lionel Séguin, *L'esprit révolutionnaire dans l'art québécois*, Montréal, Parti Pris, 1972.

32. Nicole Guilbault, *op. cit.*, p. 12.

33. On remarquera que celle-ci est aussi double : le moment de la réalisation de l'œuvre et sa diffusion dans un album posthume.

temporalité orientée et marquée d'une grande détermination. Cela se reconnaît à certains traits : l'orientation du corps, de la pipe et du fusil, la physionomie du visage, soit le mouvement des lèvres, le creux des yeux, le doigt sur la gâchette, la position des pieds. Le vieil âge n'est pas ici le signe du déclin ou de la dégénérescence. Il appartient à une détermination qui ne semble pas être affectée par la durée, établissant une continuité, une zone temporelle où la Tradition est hybridée à l'événement. C'est comme si on nous disait que celui qui prend les armes en a vu d'autres, le Temps devenant le garant de sa certitude. Sa posture décidée ne fait que rappeler que ce n'est pas fini, que la situation n'a pas encore changé, ouvrant encore, dans le cadre de la scène mais aussi dans le cadre générique de l'histoire, un à-venir agonique, agonique dans son origine étymologique, c'est-à-dire prêt à combattre, à mener le combat jusqu'à la fin, sa fin, la sienne et celle de la lutte.

Le type du vieux paysan héroïque armé suppose une autre saisie des événements de 1837. Si le motif du Vieil Habitant est l'un de ceux que l'on retrouve fréquemment dans les illustrations de l'artiste qui représentent le « bon vieux temps », la Tradition, il prend ici une autre valeur. Cela permet de réorienter la Rébellion du côté de la vie rustique, populaire, de la masse paysanne qui s'incarne sous les allures d'une certaine sagesse : ce ne sont pas de jeunes « énervés » qui prennent les armes. Il y a dès lors un double déplacement : ce sont des paysans qui prennent les armes, et non pas les élites professionnelles éduquées en milieu urbain. Ce sont les vieux, pas les jeunes. Par rapport à la description proposée plus tôt, ce deuxième aspect renverse la situation évoquée : par rapport à Papineau, tribun et « père de la Nation », on a vu que la Rébellion était un attentat des fils contre le Père, qu'elle était une sorte de rite de passage qui verrait certains des Fils de la Liberté devenir des politiciens d'une importance considérable — pensons à Georges-Étienne Cartier, l'un des « pères » de la Confédération. Dans l'image que propose Julien, tout cela est raturé au profit d'une représentation qui met entre parenthèses les participants les plus importants de la Rébellion et qui se sert de la figure du Temps comme pour témoigner d'une fatalité : la mobilisation est inévitable, la confrontation ne pourra pas ne pas avoir lieu. C'est aussi une façon de défier la mort en s'y rapprochant de plus près. Cette évocation de l'ancêtre inscrit une histoire, de l'histoire là où l'on a dit qu'il n'y en avait pas.

Mais cette translation proposée par Julien n'est pas de son propre cru. Elle est plutôt l'indice d'une fluctuation de la figure. On pourrait dire qu'elle est, en quelque sorte, un symptôme qui laisse voir une réinterprétation moins douloureuse du traumatisme de la Rébellion. Le costume rustique, la tuque et les mocassins du paysan servent à habiller le Patriote et à recouvrir le politicien qu'il était. Sa détermination, son doigt sur la gâchette, l'inclinaison de son corps sont autant de traces qui visent à en

faire un guerrier. L'habitant guerrier est ce qui permet à Heinz Weinmann, dans le tracé généalogique qu'il propose, d'y voir un Cincinnatus³⁴. C'est un motif qu'on retrouve chez François-Xavier Garneau qui ouvre son « Discours préliminaire » en insistant sur la capacité guerrière des Canadiens³⁵. Par exemple, dans l'avant-propos, il écrit : « Pendant longtemps, l'on vit paraître en France une foule de livres dans lesquels était soigneusement recueilli tout ce qui se passait dans cette nouvelle contrée, où une lutte sanglante s'était engagée entre la civilisation et la barbarie³⁶. » La colonie est placée sous le signe de la « lutte sanglante », des « souffrances des premiers colons et leurs sanglantes guerres avec la fameuse Confédération iroquoise³⁷ ». En fait, selon Garneau, l'histoire de la première phase de la domination est caractérisée par « les guerres des Canadiens avec les Sauvages et les provinces qui forment aujourd'hui les États-Unis³⁸ ». Les Canadiens, ou Canayens, dont il est question ici ne portent pas encore la flanelle et le jabot. Ceux-ci forment la deuxième phase de l'histoire du Canada et il y a une « différence des armes entre [les] deux époques militantes³⁹ ». Garneau établit un parallèle entre le peuple guerrier de la Nouvelle-France et les notables du Bas-Canada :

Si la guerre a fait briller autrefois la bravoure des Canadiens avec éclat, à leur tour, les débats politiques ont fait surgir au milieu d'eux des noms que respectera la postérité ; des hommes dont les talents, le patriotisme ou l'éloquence, sont pour nous à la fois un juste sujet d'orgueil, et une cause de digne et de généreuse émulation. Les Papineau (père), les Bédard, les Stuart, descendus dans la tombe entourés de la vénération publique, ont à ce titre pris la place distinguée que leurs compatriotes leur avaient assignée depuis longtemps dans notre histoire comme dans leur souvenir⁴⁰.

L'objectif de Garneau, dans son *Histoire du Canada*, est double. Il s'agit de mettre sur un même plan la défaite de 1760 et celle de 1837 qui constituent l'arrière-plan historique à partir duquel se sont mis en place les fondements culturels de l'Amérique francophone. C'est, bien sûr, une façon de répondre au rapport Durham mais aussi à ses collègues de travail qui l'avaient insulté lors de son stage chez Archibald Campbell⁴¹. Mais il s'agit aussi de faire apparaître « la grande figure du peuple » par l'histoire

34. Heinz Weinmann, *op. cit.*, p. 261 sq.

35. Voir Gérard Bergeron, *Lire François-Xavier Garneau (1809-1866) - historien national*, Québec, IQRQ, 1994, p. 135-137.

36. François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1996 [1845], p. 47.

37. *Ibid.*, p. 60.

38. *Ibid.*, p. 61.

39. *Ibid.*

40. *Ibid.*, p. 62.

41. À ce sujet, voir l'interprétation qu'en donne Jean-Paul Bernard, « La réplique de Garneau à Lord Durham : Un peuple "sans histoire" ou sans avenir? », Gilles Gallichan, Kenneth Landry et Denis Saint-Jacques, *François-Xavier Garneau, une figure nationale*, Québec, Nota bene, 1998, p. 214.

devenue « science analytique et rigoureuse⁴² ». Le peuple est conçu chez Garneau comme des « masses », des « mers immenses », qui, en Amérique, équivalent à « une seule classe d'hommes... *la canaille*⁴³ ». Dans ces deux objectifs se profile la même stratégie inconsciente : faire écran, voiler, substituer⁴⁴. Notables ou paysans, 1760 ou 1837, jeune ou vieux, rural ou urbain : afin de suturer l'affect, de supprimer ces dualités qui divisent et disloquent, le sujet procède par amalgame et condensation. Il habille du costume de l'habitant le notable, efface le nom propre dans l'article indéfini, s'invente une généalogie guerrière qui ne demande aucun legs.

Les plis de la figure dans Charles Guérin

On terminera ce parcours sériel par un roman de la terre, soit celui de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin*. Ce roman est intéressant pour une multitude de raisons. Premièrement, la Rébellion est tenue à distance : elle est brièvement mentionnée par le personnage de Jean Guilbault qui transforme les troubles de 1837 en partie de chasse à laquelle il participe, et on la mentionne dans les notes en bas de pages établies par l'auteur. Deuxièmement, il s'agit de la première série de romans de la terre (avec *La terre paternelle* et *Jean Rivard*) qui sont travaillés par l'affect de la Rébellion. Troisièmement, dans le tressage des discours et des images proposé ici, le roman de la terre remet en scène les deux aspects de la figure — le notable tribun et le paysan, ainsi que certains des traits qui l'habitent. Quatrièmement, on suivra les conclusions de la magistrale étude de Bernard Proulx, et on interprétera le roman de la terre pour ce qu'il est, à savoir un roman du territoire⁴⁵. Selon Proulx, l'appropriation ratée de l'appareil d'État par le parti Patriote ainsi que la république manquée des Frères-Chasseurs vont donner le coup d'envoi à une série de romans qui constituent une réappropriation symbolique du territoire. Plutôt que d'être lus comme un repli sur soi agriculturiste, un rejet de la ville et un témoignage de l'idéologie de conservation, ils mettent en scène l'érection de nouvelles entités territoriales qui ont en leur sein un devenir-ville. Il y a un esprit d'entrepreneur qui, par exemple, dans le plus triomphaliste des trois romans, *Jean Rivard*, se voit glorifié dans l'éponyme Rivardville. Proulx écrit :

42. François-Xavier Garneau, *op. cit.*, p. 53 et 55.

43. *Ibid.*, p. 56.

44. Heinz Weinmann utilise la notion d'après-coup (*nachträglichkeit*) pour décrire la stratégie inconsciente (*op. cit.*, p. 271-272). Nous préférons nous en tenir à la notion de souvenirs-écrans ou de couverture, selon la dernière traduction des *Œuvres complètes* de Freud, parce que l'après-coup suppose que le second traumatisme sert à activer un traumatisme antérieur. Or, dans le contexte de mon argumentation qui suit celle de Weinmann, la reconstitution historique par Garneau de la Défaite de 1760 et de l'avènement du régime anglais sert à camoufler la « vraie Défaite » ; on ne saurait les mettre sur un même pied.

45. Bernard Proulx, *Le roman du territoire*, Montréal, Cahiers de l'UQÀM, 1985.

Idéologie de conservation, écrit-on couramment pour caractériser la pensée à la base du roman de la terre. L'impression d'immobilisme qui se dégage de cette expression nous oblige à y renoncer, du moins pour ce qui regarde Chauveau et Gérin-Lajoie. Les libéraux modérés qu'ils représentent sur le mode littéraire veulent construire des villes, lancer des industries, ouvrir des commerces; loin de préconiser le repli, ils commandent une expansion territoriale, une colonisation francophone et une appropriation des richesses naturelles qui puissent développer le capitalisme québécois sur les plus vastes fondations accessibles. Leur idéologie parle moins de conservation que de conquête⁴⁶.

Les territoires, objets d'une quête, font partie du district de Montréal ou l'entourent, comme si ce qui n'a pas été pris par les armes peut être pris par la plume. Ainsi, les personnages des romans, les héros (cela est vrai pour les romans de Chauveau et de Gérin-Lajoie) sont des « lettrés » qui, au cours du récit, à un moment ou à un autre, se muent en paysans, en habitants, se trouvant à la croisée du tribun du parti Patriote et du vieux de 1837 de Julien. Sauf que leur réussite est parfaite et qu'ils deviennent dans l'espace rural des notables, des « noms propres ». Ces nouveaux paysans, comme on dirait « nouveaux riches », partent conquérir des terres, le stylo à la main, menant des combats « épiques » qui les rapprochent des colons guerriers mis en scène par Garneau. Si le roman de Chauveau est moins didactique que le *Jean Rivard* de Gérin-Lajoie et moins mélodramatique que *La terre paternelle* de Lacombe, il n'en demeure pas moins tissé comme une forme de catalogue qui lie histoire d'amour, roman d'apprentissage, répertoire des us et des coutumes de la vie paysanne, manuel de morale. Le récit, publié en 1852, traite d'une histoire familiale, singularisant le personnage dont le roman porte le nom. Au départ, tout comme dans *La terre paternelle*, deux frères doivent choisir leur avenir et assurer par conséquent celui de la famille. Le plus âgé décide de tenter l'aventure, obligeant par voie de conséquence le second à être chef de famille, le père étant décédé. Charles Guérin part pour la ville afin de devenir avocat. On remarquera qu'il suit à peu de chose près la formation d'un grand nombre de notables patriotes, à commencer par Papineau. Plutôt que de se former à un métier, il s'initie à la littérature et à la rêverie. La mère craignant un nouveau départ s'en remet à son fils qui fait de mauvaises affaires. Il est trompé par son voisin Wagnaër, d'origine guernésienne, qui s'approprie la terre. Les malheurs se succèdent : le choléra, la dépossession, la rupture avec la fiancée, la fille Wagnaër, la mort de la mère. Mais le cours des événements s'améliore quand le frère revient prêtre, et lorsque Charles décide de poursuivre une relation avec une jeune fille du nord de Montréal. Il décide de s'y installer et de fonder une nouvelle paroisse.

Les traits qui appartiennent à la figure sont multiples, étant redistribués dans des contextes qui ne les rendent pas lisibles à coup sûr. On

46. *Ibid.*, p. 54-55.

ne les mentionnera ici que brièvement. Tout d'abord, l'histoire s'amorce dans un contexte qui précède la Rébellion. Un nom propre, Charles Guérin, sera l'objet du récit qui construit son intériorité : l'espace de sa « vie intime », vie privée, cas de conscience, examen. Cet adolescent est donc plus ou moins situé dans un devenir-patriote. Sa jeunesse le place du côté des Fils de la Liberté. Il s'agit d'une histoire de fils et de frères, le père ayant été supprimé par le *deus ex machina* narratif. La diégèse s'organise autour d'un héritage constitué de dettes, la fortune du père ne consistant qu'en une seule propriété qui sera aussi perdue. Ce legs, qui n'en est pas un, réinscrit sur un autre plan la difficulté posée par Papineau en tant que Patriote, *pater* et patrie. Le père vaincu, victime ou traître, ne peut pas faire fonctionner la machine à filiation. Il y a eu rupture, rupture qu'on aurait voulu interpréter en fonction de la mère-patrie, récit de cette France archaïque de l'Ancien Régime qui sera d'ailleurs repris dans d'autres grands récits du XIX^e, mais qui est ici seulement profilé. Ce n'est pas d'Angéline de Montbrun qu'il est question, mais bien de Charles Guérin, nom sans particule. Supprimer le père est une façon de s'inventer une généalogie, de se refaire une image de la patrie et du pays. Un autre trait consiste en la méfiance envers les politiciens officiels, ceux qui ont de l'« expérience » et sont des « vieilles prostituées politiques »⁴⁷. Le roman s'achève d'ailleurs sur ce thème, la politique étant conçue comme « une grande calamité » qui pourrait tomber sur Charles Guérin⁴⁸.

Le programme narratif est fondé sur la transformation du lettré, de l'apprenti notable, celui qui oscille entre le juridique et le littéraire, entre l'apprentissage du Texte de Loi et du Texte de Fiction⁴⁹. Sa jouissance ne peut être celle du Texte de Loi. On peut dire que c'est une des torsions de la post-rébellion : on ne jouit plus de la même façon. L'apprentissage de la Loi et le legs du Père qui avaient servi à maîtriser un Code, l'*habitus* parlementaire, sont en concurrence avec la sensibilité de l'écriture. Le Texte de Loi est irrémédiablement le lieu d'une parole, manifeste dans la rhétorique du juridique et du politique. Il relance le Tribun dans son désir de faire loi. Charles Guérin choisit plutôt l'intimité de la lecture, l'espace privé de la rêverie, la surface de la lettre. Il est sanctionné puisqu'il finira par perdre, en raison d'un usage alambiqué de la loi, la terre paternelle. Mais ce n'est qu'une étape, qu'un moment. Cette perte le remet sur le droit chemin, soit celui de la « petite habitante »⁵⁰ qui sait tout de même

47. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin*, Montréal, Guérin, 1973 [1852], p. 63.

48. *Ibid.*, p. 357. Sur ce thème, voir l'analyse plus détaillée de Marilyn Randall dans le présent numéro, p. 516.

49. « Il y avait sur cette table deux livres ouverts l'un dans l'autre. Le plus grand et le plus gros, celui de dessous, c'était *Les Lois civiles* de Domat ; le plus petit, celui de dessus, c'était *Les Martyrs* de Chateaubriand. » (Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *op. cit.*, p. 56)

50. *Ibid.*, p. 114, 120, 142.

écrire et qui réside dans l'espace à conquérir, à savoir le nord du District de Montréal. Là, comme ailleurs dans le texte, le protagoniste est devant un carrefour. Il doit choisir entre Clorinde Wagnaër et Marie Lebrun. Il fait le mauvais choix en retournant dans le monde de Québec, de l'urbanité, et, par effet d'association, de la milice bureaucrate⁵¹. De nouveau, la *moira* narrative fait mourir un homme, son patron Dumont, et il se retrouve chez Marichette, devenue « la petite paysanne ». Et c'est dans un tel contexte, celui de la perte, de la dépossession, qu'il se réinvente et finit par triompher. Charles Guérin a changé de place et de posture, mais c'est parce qu'il conjoint les deux pôles du régime identitaire de la figure qu'il peut en finir avec le legs et le passé et devenir à son tour père.

La destinée de Charles Guérin ressemble à s'y méprendre à celle de la figure du Patriote. Dans un premier temps, avant qu'elle n'existe, sa consistance est celle de l'élite lettrée patriote. Elle a pour régime de croyance la Loi, la manipulation du Texte; c'est le moment où Charles se forme. Mais la situation se renverse quand le Patriote est rejeté hors de la Loi. Trauma, dépossession. C'est bien sûr la situation pathétique qui se produit lorsqu'il perd la maison, retourne à Québec avec sa mère qui meurt du choléra. L'exil de Papineau, la montée de LaFontaine, la prégnance des Mauves et d'un personnage que Stéphane Kelly nomme le « parvenu » sont autant de signes que le premier moment de la figure est terminé.

Mais, à rebours du rapport Durham et de l'Acte d'Union, s'organise une résistance dont le premier pas est d'écrire l'histoire, de se refaire une histoire. Dans ce contexte, Garneau pose une filiation implicite entre les colons guerriers et armés et les tribuns patriotes. Charles Guérin et l'illustration d'Henri Julien proposent une autre lecture, déliée des contraintes historiographiques, où élite et paysan deviennent un, où Patriote et habitant colmatent la brèche ouverte par la Rébellion en inscrivant le territoire et en transformant celui-ci dans l'espace de la lettre, lettre qui, du reste, ne fait pas Loi. Charles Guérin, dans la finale, est ce paysan particulier qui joint l'éloquence et la fourche, troquant la toge pour la faux, afin de se refaire dans l'histoire. Charles Guérin porte le nom du Père, mais il rompt avec ce qui lui assurait une postérité puisqu'il est déterritorialisé. Le Père proposé par Julien est d'une autre nature : il a la Loi au bout de son fusil, mais il n'a pas de nom à donner. Sa texture rend le texte superflu. Ainsi, la figure oscille entre le nom propre fictionnel et la désignation indéfinie, entre le sujet singulier qui s'inscrit dans sa communauté et l'anonymat d'un actant collectif. La figure du Patriote est ainsi, au XIX^e siècle, l'objet d'une série d'actualisations, de réécritures, de reconfigurations, de contorsions qui ne font qu'indiquer son efficacité symbolique à voiler le trauma-

51. Wagnaër est le capitaine de la milice locale, milice qui a, au départ, un statut ambigu parce qu'elle a servi à défendre le Canada contre les États-Unis, mais qui sera récupérée par le parti bureaucrate et constitutionnel au moment des troubles.

tisme de 1837. On a vu, ici, ses deux grandes articulations, quelques-uns des lieux où elle est investie, les fractures et les dislocations qu'elle veut effacer. Mais il ne faut pas oublier que la figure, dans sa nécessité mythique, dans sa fonction d'écran, est aussi une manière de dire qu'on n'a pas joui du pouvoir, une manière de se tenir en deçà du Texte, de ne pas avoir la tête de l'emploi...